

Le coeur d'Oreste et d'Électre

La Sirène et le Harpon

Philip Wickham

Number 114 (1), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24874ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wickham, P. (2005). Review of [Le coeur d'Oreste et d'Électre : *La Sirène et le Harpon*]. *Jeu*, (114), 18–20.

PHILIP WICKHAM

Le cœur d'Oreste et d'Électre

Le public fidèle au Théâtre de l'Opsis sait que la compagnie a choisi depuis quelques années d'entreprendre un travail par cycles, donnant l'occasion à ses artisans d'explorer, au-delà d'un projet ou d'une saison, l'univers dramatique multiforme d'un auteur ou les dimensions plurielles d'un personnage. Après avoir fréquenté à plusieurs reprises l'œuvre de Tchekhov (*Je suis une mouette [non ce n'est pas ça]*, *Monsieur Smytchkov*, *la Cerisaie*, (*Oncle*) *Vania*, etc.) et celle de son voisinage, l'Opsis examine le personnage d'Oreste et de sa lamentable famille. Deux mises en scène de ce cycle portaient de la tragédie d'Euripide avec des résultats aux antipodes l'un de l'autre. Cette nouvelle lecture va droit au cœur du mythe ancien, elle scrute à la loupe la relation entre Oreste et Électre, le premier compris comme étant le harpon du titre, l'assassin vengeur, la sirène étant la femme. Mais il y a une énigme : quelle femme ? Pour qui Oreste écrivait-il ses poèmes amoureux qu'Électre lisait dans sa jeunesse, pour elle ou pour sa mère ?

La relecture de Pierre-Yves Lemieux est tout à fait moderne ; l'auteur a abandonné la structure de la tragédie grecque, éliminé tous les personnages secondaires, le chœur et ses lamentations, le pathos. Le frère et la sœur se livrent à un échange qui pourrait se dérouler non loin d'ici, aujourd'hui, en vacances au bord de la mer, sur la plage. Au début, alors qu'ils sont isolés des autres baigneurs au loin, le frère aux lunettes fumées est allongé sur le sable et écoute la musique que crache un *ghettoblaster* posé près de lui. Par la suite, la sœur lit un journal à sensations, sort du vernis à ongles de son sac de paille et s'en applique. Éventuellement, chacun son tour, ils vont se baigner pour se rafraîchir les esprits. L'auteur a clairement voulu humaniser les personnages pour les rapprocher de nous : il en a fait des êtres presque ordinaires qui, entre leurs gestes banals, ne bavardent pas moins de meurtre, et de ses effets sur la conscience. Pour éloigner toute référence trop immédiate au mythe, jamais leur prénom n'est mentionné. À la limite, si on ne sait rien du cycle de l'Opsis, on ne fait pas le lien. Mais de matricide, il en sera question du premier au dernier mot de la pièce. Il ne peut pas être plus présent puisque le corps de la mère gît là, à côté du rocher, enveloppé dans un drap et ficelé, se confondant avec les éléments qui l'entourent. Le frère et la sœur traînent ce corps depuis des millénaires ; la ténébreuse action nous plonge dans l'insolite, y trouve sa dimension universelle.

Depuis le geste ultime, tous les jours, ils se posent la même question : faut-il regretter d'avoir tué notre mère, si elle a tué notre père, si elle a permis à son amant d'abuser

La Sirène et le Harpon

TEXTE DE PIERRE-YVES LEMIEUX, MISE EN SCÈNE :
LUCE PELLETIER, ASSISTÉE DE CLAIRE L'HEUREUX ;
DÉCOR : MARIE-LINE CHOUINARD ; COSTUMES :
VIRGINIE HAMEL ; ÉCLAIRAGES : MARTIN
LABRECQUE ; CONCEPTION SONORE : LARSEN
LUPIN. AVEC SUZANNE CLÉMENT ET DAVID
SAVARD. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'OPIS,
PRÉSENTÉE À LA SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN
DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 15 AVRIL
AU 8 MAI 2004.

de sa fille ? Depuis le début des temps, on tue, père, mère, enfants, rois, amis, et, pendant longtemps, les dieux ont puni. Mais aujourd'hui, si les dieux sont morts, vers qui l'être humain se tourne-t-il, sinon vers soi, pour se demander : suis-je coupable ? À voir l'attitude désinvolte du frère, visiblement, il ne tient pas à l'être, et la haine que la sœur entretient vis-à-vis de sa mère lui dispense de ressentir le moindre remords. Le débat s'est déplacé et tient en peu de mots : pourquoi l'avoir tuée ? Par vengeance ? La malédiction qui pèse sur les ancêtres, à laquelle la pièce d'Euripide et le mythe renvoient, est évacuée. Se pourrait-il qu'Oreste ait agi par pure passion, poussé par un amour fulgurant qui dépasse toute limite ? Plusieurs fois au cours de leur entretien, le frère revient sur les détails morbides du geste et la sœur, friande, en redemande : « Et j'ai frappé. Je l'ai fendue en deux. Du sexe à la gorge. Et la lame glissait, crémeuse. » Avec la délectation de l'homme en rut, il avoue à sa sœur qu'il l'a fait par amour pour sa mère. La banalité de la situation atteint alors la démesure du tragique : le fils voulait rejoindre sa mère dans le sang, sang qu'elle verse en mettant au monde. Beau cas de psychanalyse.

Pierre-Yves Lemieux met dans la bouche de ses personnages une langue soutenue dont les inflexions ne manquent pas de poésie, mais les tournures appartiennent à la conversation. Les dialogues sont serrés, dynamiques, les expressions sont nettement

La Sirène et le Harpon de
Pierre-Yves Lemieux, mis
scène par Luce Pelletier
(Théâtre de l'Opsis, 2004).
Sur la photo : David Savard
et Suzanne Clément.
Photo : Maxime Côté.



franchouillardes: le frère reproche à sa sœur d'aimer « couiner », la sœur appelle sa mère « la salope, la truie, la poufiasse immonde... » Ces inflexions sont appuyées d'un accent à l'avenant qui agace par moments; parce que moins maîtrisé, il enlève aux personnages leur naturel et jure avec l'aisance des gestes. Quand ils se livrent à leurs réflexions, l'introspection appelle déjà une langue plus poétisée.

Au clair, la relation entre le frère et la sœur est fondée sur un jeu qui consiste à heurter l'autre, à le séduire, à le toucher, à lui faire croire qu'on vit vraiment les émotions qu'on joue; il suffit qu'ils se disent: « Continuons! », « Allez à ton tour » ou « Essaie! » pour que cette étrange compétition se mette en place. On se recueille un peu, puis la scène commence, jouant sur la pitié, le doute, la culpabilité, la tendresse. La scène finit par un commentaire: « Pas mal » ou « Non, non, non! » C'est là que le spectateur tire tout son plaisir: voir l'acteur entrer et sortir du rôle, entretenir le double jeu du vrai et du faux. On se laisse prendre par la feinte, le mensonge, la tricherie. À ce jeu, Suzanne Clément et David Savard sont à la hauteur. La blessure semble plus profonde chez le personnage que la comédienne incarne devant son « adversaire » qui affiche pour sa part insouciance et désinvolture, mais chacun réussit à marquer des points dans une lutte très serrée où personne ne sort vainqueur. Le frère tire de sa manche la carte de l'amour, et la sœur doit baisser les bras. Mais ils promettent de recommencer le lendemain, et elle aura peut-être l'avantage.

Ce généreux duo d'acteurs a été dirigé d'une main habile; Luce Pelletier a su donner une dimension humaine aux personnages, en nuancant les couleurs, dans une pièce aux actions réduites à peu de choses et où le noyau est l'échange verbal. Elle sème des surprises là où le spectateur s'y attend le moins, le plaçant comme devant un match de tennis où il suit la balle des yeux. L'environnement sonore, juste assez présent, créait une douce impression de bord de mer, l'ensemble du tableau rendait bien la clarté du soleil chauffant le sable et les rochers, et les costumes en lin s'y fondaient à merveille. Le décor, placé dans un des coins de la petite salle Jean-Claude Germain, pesait un peu lourd dans cet espace intime, détonnait par rapport au fond noir. On croyait en la présence du corps de la mère jusqu'à ce que le fils le prenne dans ses bras; il devenait alors un accessoire de théâtre maladroit.

À part ces petites scories, on apprécie cette façon d'actualiser le vieux mythe, il prend un sens nouveau dans la peau de deux acteurs sensibles qui nous ont fait croire en l'immortalité des deux héros légendaires. **■**